

*Discussion du rapport de Claude Smadja « Le temps calme »***L'écran plat****Jacques Miedzyrzecki**

Je remercie Claude Smadja pour son rapport qui nous propose un nouvel éclairage sur une modalité particulière du temps vécu, celle de patients opératoires qui font bien souvent l'ordinaire de notre pratique. Il met en perspective une réflexion théorique sur la perception que nous avons du temps avant d'aborder ses distorsions et leurs éventuelles relations avec les modifications de notre univers culturel. Je vais y revenir.

L'homme s'est depuis toujours interrogé sur le temps qui passe, sa perception et ses relations avec le temps dit physique. Il faut sans doute voir là le reflet des questions qu'il se pose sur sa finitude, le mystère de ses origines, les aléas de la survenue de maladies ou encore le nécessaire assujettissement aux rythmes biologiques qui jalonnent la vie. La psychanalyse a mis d'emblée l'accent sur le déroulement du temps puisque c'est dans le passé, avec les traces qui l'habitent et dans leur confrontation avec les contraintes de l'actuel socio-familial, que se trouvent les sources et la vérité des souffrances du présent.

Je vous propose pour commencer trois courts récits :

Le premier est de Freud, il s'agit de la relation de sa promenade avec deux amis, sans doute Lou Andréa Salomé et Rilke, article intitulé « éphémère destinée ou passagèreté ». Comme dans le rêve de Mr A il est question de se promener mais la tonalité est toute différente car Freud s'intéresse avant tout aux sensations ressenties en face des beautés du monde et de la relation éventuelle qui existe entre l'intensité de ce qui est perçu et la fugitivité (M Bonaparte) du monde. Il fait la

remarque que, contrairement à ses compagnons, il ne peut envisager que l'affect, ressenti à la vision du beau, puisse être atteint par une limitation temporelle. Bien au contraire, il fait l'hypothèse que ses amis sont sous l'influence de « la révolte de l'âme contre le deuil qui dévaloriserait la jouissance...du beau ». Il fait alors le lien entre la perception, la sensation, l'affect, la durée, la perte et le deuil qu'il envisage comme la réaction à la destruction de l'objet qui peut être secondaire à la guerre et à ses horreurs. Cependant à cette époque (en 1915) il pense que la libido triomphera et que « c'est seulement le deuil une fois surmonté qu'il apparaîtra que notre haute estime des biens de culture n'aura pas trop souffert de l'expérience de leur fragilité », bref Freud est encore dans un avant de « l'au delà », celui d'un temps retrouvé.

J'en viens à mon deuxième récit qui concerne une rupture de civilisation et ses conséquences et qui date de 10.000 ans. L'historien israélien Yuval Noah Harari en parle dans son livre « Sapiens, une brève histoire de l'humanité » et il l'intitule « la plus grande escroquerie de l'histoire ». Il s'agit du passage pour l'homo sapiens d'un mode de vie de cueilleurs-chasseurs à un mode de vie d'agriculteurs ; habituellement cette période est considérée comme porteuse de progrès car elle a permis « l'abandon de la vie éreintante, dangereuse et souvent spartiate, de chasseurs-cueilleurs, pour se fixer et goûter la vie plaisante de « fermiers repus ». La révolution agricole a certes augmenté la somme totale de vivres à la disposition des hommes et elle a permis l'explosion démographique, mais souligne Harari, ce n'est pas l'homme qui, contrairement à ce que l'on pense, a domestiqué un nombre restreint de produits agricoles (blé, riz, pomme de terre...) mais au contraire ces plantes qui ont asservi l'homme. En effet, dès lors, l'homme a passé le plus clair de son temps à s'occuper des cultures avec leurs astreintes et

les conséquences que l'on sait sur le corps qui s'est trouvé atteint et déformé par les travaux agricoles, mais aussi sur le regroupement devenu nécessaire en villages avec ses contraintes sur la vie sexuelle et familiale mais aussi sur le temps devenu maintenant assujéti aux nécessités de la culture. La mutation culturelle ou civilisatrice de ce moment a eu ainsi, sans aucun doute, des répercussions majeures sur l'homme, sur son organisation psychique individuelle avec un nouveau rapport au temps et à l'espace ; c'est par exemple le moment de la découverte de l'écriture qui modifie la transmission de l'histoire et délimite le temps d'une manière fondamentalement différente à celle du langage oral.

Mon troisième récit retrouve Freud en 1920 dans le « Delà du principe de plaisir » dans lequel il décrit le fameux jeu de la bobine de son petit fils et l'étude qu'il en fait. Freud rappelle que c'était là un jeu et que l'enfant n'utilisait tous ces jouets que pour jouer avec eux à « forstein » ». Freud qui regarde son petit-fils découvre que le jeu de cet enfant a quelque chose à voir avec l'absence de la mère et il souligne que , plus tard, lors d'une absence plus longue « il se révèle que l'enfant, pendant ce long moment où il était seul, avait trouvé le moyen de se faire disparaître lui-même. Cela signifie que l'enfant avait découvert son image dans le miroir sur pied atteignant presque le sol et il s'était accroupi de telle sorte que son image dans le miroir était « fort » ». L'enfant avait trouvé dans le jeu une solution au traumatisme provoqué par l'absence de la mère au moyen d'un mécanisme complexe ayant pour but la maîtrise du temps de l'absence ». Freud ajoute : « l'interprétation... était en corrélation avec la grande performance culturelle de l'enfant, ce renoncement pulsionnel qu'il avait effectué permet, sans se rebeller, le départ de la mère » et je rajouterai la mesure de la durée de l'absence. L'enfant accédait grâce au jeu et à sa

répétition à une transitionalité, un espace tiers incluant la perception visuelle interrompue de la bobine puis celle de son image, grâce à la manipulation du temps et de l'espace ainsi que de l'activité motrice, du langage et des fantasmes oedipiens sous-jacents. Ici les activités répétitives, la perception d'un temps subjectif et sa tentative de l'appréhender, vont dans le sens d'un mouvement progrédient qui est celui d'un processus de liaison à visée traumatolytique. Il existe des liens et des échanges fonctionnels réciproques entre les activités perceptives, le fonctionnement préconscient et les éléments pulsionnels liés à la réalisation hallucinatoire du désir. Le petit enfant met en place un circuit long de nature psychonévrotique qui permet le traitement des quantités d'excitation, le principe de réalité comporte l'acceptation de la perte, de l'absence et du délai avec la frustration qu'il implique. C'est sans doute là une des bases du temps vécu.

Je reviens maintenant sur le texte de C. Smadja qui nous donne sa vision du temps subjectif. Après avoir différencié le temps physique et matériel du temps vécu, subjectif et variable, il nous propose une modalité particulière du temps qu'il qualifie de calme et qui serait caractéristique du mode de fonctionnement opératoire. Pour ce faire, il va s'appuyer sur la clinique, la métapsychologie et l'analyse structurale du fonctionnement mental pour repérer et définir diverses modalités de l'appréhension et de la fonction du temps. Il nous propose trois séries d'opposés : temps réticulaire-temps linéaire, temps hallucinatoire-temps perceptif, enfin temps hystérique-temps traumatique. Les névroses dites actuelles ressortiraient du temps linéaire, perceptif et traumatique à l'inverse des psychonévroses de défenses qui seraient du côté du temps réticulaire, hallucinatoire et hystérique. Ce travail autour du temps subjectif et de ses diverses modalités, va permettre à Claude Smadja de revenir sur sa constitution qui repose sur une articulation entre la

perception (ou le système perception conscience) et l'inconscient qui est le lieu de la réalisation hallucinatoire du désir. C'est en effet à partir de la constitution des échanges entre ces deux systèmes et de leur qualité que vont s'organiser les diverses modalités du temps subjectif. Enfin, la troisième partie de son exposé porte sur la révolution du numérique qui semble abolir le temps et l'espace. Omniprésente et toute puissante, est-elle une révolution, un nouveau malaise dans la culture susceptible d'introduire une fracture signifiante dans le temps vécu de chacun d'entre nous avec, comme corolaire, une dérive vers une pensée opératoire généralisée, avec les conséquences somatiques qu'elle pourrait entraîner.

Je reviens maintenant sur la séquence clinique qui est au cœur du rapport de Claude Smadja. Elle peut paraître brève mais elle est particulièrement éclairante de la problématique du temps opératoire et de sa prise en compte dans la pratique de la cure ; elle est aussi un modèle de la position particulière du psychanalyste et de ses modes d'intervention avec ces patients que nous qualifions de mal mentalisés. Je vais reprendre le matériel, pas à pas, pour essayer de le déployer et d'en saisir la grande complexité.

Monsieur A, homme de 47 ans, est en thérapie depuis plusieurs années, il présente une névrose de comportement avec une HTA sévère avec un « état de tension psychique permanent ». Sa vie s'ordonne autour de comportements et d'une hyperactivité qui s'enchainent sans espace et sans pause : il travaille – fait du jogging – des longueurs de piscine – bricole – entretient des relations sexuelles multiples. Il ne ressent pas de souffrance psychique proprement dite mais plutôt une tension permanente dont il ne semble rien pouvoir dire d'autre qu'un vécu

d'inconfort qui me semble proche d'une douleur. Ainsi il vit sans pause apparente, chaque acte suivant le précédent dans : « une succession d'instantanés » qui sont de l'ordre de l'actuel et non du présent. Ne pourrait-on dire d'ailleurs : temps des actuels et non du présent pour mieux rendre compte de la multiplicité, discontinuité, dans laquelle il vit. Elle s'opposerait à un présent-singulier qui lui s'inscrit dans la continuité, le passage et l'interpénétration permanente avec d'une part le passé vécu inscrit dans les traces mnésiques et d'autre part le futur fantasmé. Tu remarques, chose essentielle, que pour ce patient l'absence de lien n'est pas fortuite mais qu'elle est en relation avec un processus actif : « effort permanent d'exclusion de la part du patient. Toute son organisation psychique semble mobilisée pour éviter ce lien ». Cette absence de lien est ainsi le résultat d'un travail psychique continu et particulièrement énergivore. Quelles sont les raisons d'une telle mobilisation ? Elles semblent trouver leur source dans un double traumatisme : l'assassinat du père quand il avait 6 ans et le départ de la mère déprimée quand il en avait 12. Comme tu le soulignes ces évènements sont connus du patient, il pouvait en faire mention mais comme de quelque chose en marge qui ne l'affecterait pas. Ces évènements ont eu lieu, ils sont connus mais ils ne participent pas au passé vécu : « Ils avaient été exclus du temps ». Ils ont donc fait l'objet d'une répression effaçant les affects douloureux et les souvenirs traumatiques avec en parallèle la dégradation qualitative de l'affect et, de façon concomitante sa transformation en un investissement des activités motrices répétitives . Il s'agit là d'un mécanisme couteux en énergie qui, en conséquence, va avoir tendance à vider le moi. Le but visé est bien l'obtention du calme qui est à l'opposé de la satisfaction puisqu'il se situe au-delà du principe de plaisir et vise l'extinction pulsionnelle.

Monsieur A est donc en psychothérapie depuis plusieurs années quand il fait deux rêves . Sont-ils les premiers ou non, nous ne le savons pas, mais nous savons par contre qu'il se situent avant une séparation des vacances. Il y a donc déjà deux temps, un du jour occupé tout entier par le comportement et un de la nuit où un fonctionnement hallucinatoire paraît pouvoir s'installer (bien que le récit du rêve en soit factuel et actuel) . Je vous redonne le récit du premier rêve : « Il est assis à une terrasse de café dans un pays chaud. Il sent la chaleur sur sa peau. Il regarde des femmes assises non loin de lui. Il sent des odeurs de fleurs. Des gens se promènent. ». Le patient associe la chaleur à son pays natal ce qui est déjà quelque chose de nouveau mais, il faut le remarquer, le rêve est beaucoup plus précis. Sur le plan sensoriel il sent en effet la chaleur sur sa peau avec les odeurs de fleurs et, sur le plan perceptif, il regarde les femmes et des gens qui se promènent. Remarquons que se promener est le contraire de s'activer ou de faire du jogging et qu'habituellement nous le considérons comme le support de rêveries. Ce rêve pourrait aussi nous faire penser à ce qu'il se passe pour Meursault dans le roman « l'étranger » de Camus lorsque le héros ressent la chaleur et agit sa destructivité. Mais Claude intervient d'une manière tout à fait précise et limitée, il dit : « il y a une atmosphère de vacances », il s'appuie donc sur son propre fonctionnement associatif préconscient pour proposer, non pas une interprétation de transfert qui pourrait être « vous me dites que vous imaginez que je vais partir en vacances, dans un pays chaud et me donner du bon temps etc... » mais un vécu sensoriel et polysémique (atmosphère phénomène physique et sens symbolique) relié à un futur (les vacances) signifiant de repos. C'est donc une proposition préconsciente, un « prêt » qui vient nommer et réanimer l'affect gelé. Cette intervention entraîne tout d'abord une ouverture et une curiosité « vous voulez peut-être me suggérer que cela

me fait quelque chose que vous partiez en vacances » ce qui montre le transfert (sans qu'il soit expressément dit) et va permettre une association sur un changement qu'il a récemment ressenti ; il se sent plus sensible au point d'avoir les larmes aux yeux devant certains événements. La prise de conscience ressentie à l'occasion de ce changement lui permet de revenir d'une manière plus précise et en se projetant sur ses futures vacances ; il utilise la dénégation : « Vous pensez peut-être que je ne supporterai pas que vous partiez ». Ce nouveau palier franchi permet l'ouverture d'une deuxième association relative à un passé récent : Il a vu un film à la télé où un homme médecin se débattait pour sauver une femme de la mort. Claude Smadja n'intervient pas devant ce condensé de l'histoire du patient et de ses multiples transformations : est-ce là un enfant médecin qui tente de sauver une mère endeuillée ou un médecin qui tente de réanimer la mère morte qu'il porte en lui et / ou qu'il est. On peut penser que toute intervention de ce type, trop précoce et se rapportant à un niveau de fonctionnement trop hétérogène avec ce qu'il ressent aurait pu avoir un effet de sidération traumatique. Mais monsieur A, continue à associer dans un temps retrouvé où les traces sensorielles portées par le rêve peuvent servir de support aux traces mnésiques et au affects. Le rêve, porté par la relation transférentielle, permet la levée du déni et le retour d'une partie de son histoire. Il s'agit de l'abandon par sa mère, événement vécu mais non représenté ou non affecté, maintenu à l'intérieur d'une crypte assez paradoxale car elle est ouverte sur le souvenir factuel mais pas sur l'affect soumis à une régression libidinale profonde qui se traduit par l'investissement moteur uniquement susceptible de décharges de l'excitation.

J'en arrive au second rêve : « Il se trouve en compagnie d'une personne qu'il ne peut identifier. Il déambule de maison en maison et ce n'est

jamais chez lui ». Ce rêve peut être entendu comme une nouvelle association sur son histoire, celle plus ancienne du premier temps du traumatisme celui de la mort du père et de la mère dépressive endeuillée et celle du présent de la déambulation préconsciente avec son analyste. Pourrait-on pour reprendre M.de M'Uzan qu'il est passé d'un registre de l'identique, processus intemporel qui tend à la répétition d'évènements maintenus dans l'actuel, à celui du même qui est celui du présent et de son déroulé dans le temps et l'espace. Il a pu quitter l'investissement d'un espace où la succession des comportements et de l'investissement de l'actualité tenaient lieu de temporalité ; elles réalisaient une sorte d'évasion dans l'actuel en utilisant la répression et l'abolition du passé temporel. Ce processus est-il secondaire à une désorganisation liée à l'anxiété relative à la dépression maternelle ? si tel est le cas il s'agirait de la recherche d'un investissement massif de l'objet par le biais du registre perceptivo-moteur ou comportemental en place de l'activité représentative.

J'en viens à la troisième partie du rapport plus directement consacrée aux éventuelles conséquences des modifications induites par la révolution numérique sur la survenue de fonctionnements opératoires. Je commence par une information récente lue dans la presse. « Il paraît qu'en Californie des jeunes enfants connaissent 3 mots : Papa, Maman, Alexa, c'est le nom donné à l'enceinte connectée d'Amazon, ils sont habitués à ce qu'on leur obéisse au doigt et à l'œilces générations risquent de finir socialement atrophiées, incapables de gérer la frustration » (Yann Lechelle de la start-up Snips). Est-ce une boutade ou doit on prendre à la lettre ce constat ?

Claude nous rappelle que le temps physique actuel n'est plus Newtonien, primitif et invariable mais corrélé à l'espace et variable avec

la gravitation. Je viens de voir comme vous tous la photo d'un trou noir dont la principale caractéristique est d'être invisible, c'est même ce qui le définirait et celui ci serait assez proche de nous, situé à 50 millions d'années lumière...mais j'ai lu aussi que l'on avait retrouvé la masse manquante de l'univers qui serait composée de 68% d'énergie noire à laquelle on ne connaît rien si ce n'est qu'elle n'est pas de la matière et de 27% de matière noire dont on ignore à peu près tout....etc. Nous sommes en présence de quelque chose d'irreprésentable qui touche aux catégories du temps et de l'espace que nous tentons de saisir grâce aux moyens modernes du numérique et de l'intelligence artificielle qui eux même dépassent l'entendement de tout à chacun. Tout ceci influe sur la perception du temps vécu et ce en raison des trois caractéristiques suivantes que tu isolas pour bien montrer leur influence : ce sont, la quantité, la diversité et le collectif.

Je vais tenter de les reprendre et de les commenter en posant quelques questions. Le numérique est une manière de coder l'information grâce à un code binaire qui peut se résumer par une transformation en une suite de 0 et 1. Il est donc basé sur le principe du court-circuit, et non du circuit court. Il ne peut devenir accessible à nos sens qu'au terme d'un processus complexe de codage, puis de stockage enfin de décodage qui nous échappe totalement, avant que nous retrouvions l'information redevenue accessible à nos sens. Ce transcodage généralisé provoque-t-il une véritable extraction du monde sensible ? Ce qui primerait serait alors une sorte d'hologramme de la vie, l'image du réel prenant le pas sur le vécu (M Dugain, C. Labbé). Une patiente, Mme C est dépendante des réseaux. Elle est hyperactive enchainant la réussite dans le travail, les activités motrices et les conquêtes sexuelles mais, dès qu'elle rentre seule chez elle, elle ressent la nécessité impérieuse de se connecter et, à ce moment, tout est bon ou plutôt équivalent car,

ce qui lui fait du bien ou plutôt la soulage, ce sont les réponses nombreuses et quasi instantanées qu'elle reçoit à ces messages multiples et hétérogènes. Par exemple elle peut envoyer les photos de plats qu'elle prépare et elle reçoit immédiatement une multitude de réponses élogieuses sur ses recettes ce qui la ravit ; mais l'échange est en partie illusoire, puisqu'il ne concerne pas l'essentiel c'est à dire le goût et le plaisir du partage de la nourriture. Il est donc nécessaire de reproduire sans fin cette expérience qui, en fait, tente de calmer l'angoisse de la solitude ressentie comme un vide insupportable. La facilité de l'accessibilité sans limite et sans latence apaise la douleur corrélative au vide mais à contrario ne facilite-t-elle pas la dépendance (un court-circuit) et l'évitement de l'élaboration de l'absence et de sa représentation ?

La disponibilité de l'information et sa transmission sont en progression exponentielle, elles nous confrontent à la notion de quantité avec son potentiel traumatique mais aussi à l'incapacité de classer et hiérarchiser une telle somme de contenus si ce n'est par le recours à un système externe de mise en ordre, système qui lui aussi nous échappe. Il existe ainsi une tendance au désordre, à l'entropie et une difficulté à conserver des liens nécessaires à la cohésion. Est-on alors en face d'une forme du « négatif » qui nécessiterait en retour une mobilisation permanente des forces pulsionnelles du moi ? Ce système semble se déployer horizontalement, instantanément et indéfiniment et il vient interférer avec la dimension verticale de la transmission celle d'ordre oedipien incluant le temps du langage et de la symbolisation ?

J'en viens aux modifications actuelles des investissements de la perception et en particulier à l'accrochage de plus en plus important au perceptif. Comme tu nous l'a rappelé, les perceptions doivent pouvoir s'inscrire psychiquement au niveau de traces elles même à la base des

processus de mentalisation dont l'efficacité est liée à la qualité des représentations. Le recours continu à un appareillage perceptif entrave sans doute l'équilibre des interactions entre perceptions et représentations qui se trouvent en partie privées de leurs forces inconscientes. Le déséquilibre se fait au détriment des représentations qui « peuvent en quelque sorte régresser au statut de perceptions dont elles sont issues » (A Deburge). Cet hyper investissement se ferait au détriment de la fonction de « manipulation pulsionnelle » du préconscient (C Smadja) qui, ainsi défaillante, laisserait la place au développement d'une véritable fonction addictive. Lors de la suspension des activités diverses (motrices, intellectuelles, comportementales) le sujet serait confronté au vide dont j'ai parlé tout à l'heure d'où le recours immédiat et quasi continu à la perception pour tenter de calmer l'excitation non liée par le travail représentatif et les affects. Il s'agirait donc d'un manque irréprésentable par carence des capacités représentatives et non une représentation de l'absence qui elle, est susceptible d'élaborations et de transformations économiques.

Le recours toujours plus facile aux dispositifs modernes basés sur les performances de stockage et de perceptions est sans doute susceptible de favoriser la satisfaction immédiate des pulsions scopiques au détriment de la satisfaction différée des pulsions épistémophiliques. La tendance à l'extinction du déplaisir dans une immédiateté m'apparaît à l'opposé du travail de l'attente de la satisfaction d'où mon titre en résonnance avec « le temps calme » de C. Smadja et bien sûr « l'épaisseur du préconscient » de P. Marty. Mais pour te suivre Claude et rester optimiste, les enfants d'aujourd'hui, bien que fascinés par les écrans, continuent à jeter leur cuillers depuis leur chaise en attendant que l'adulte la ramassent, ils ont toujours des doudous qu'ils manipulent dans des activités auto-érotiques, ils aiment créer des espaces

transitionnels de jeu et, malgré leurs connaissances, fabriquent et persistent à croire à leurs théories sexuelles infantiles, ils peuvent enfin devenir comme Cem le héros du dernier livre de Orhan Pamuk des adolescents tourmentés par leurs fantasmes oedipiens...

Je voudrais terminer en citant Platon et l'opposition qu'il fait entre perception et sensation, dans son dialogue le Théétète il dit , je cite la traduction de V. Cousin reprise par J.P. Lebrun dans son livre, « Un cerveau pensant : entre plasticité et stabilité » : « Suppose avec moi qu'il y a dans nos âmes des tablettes de cireQuand la cire qu'on a dans l'âme est profonde , en grande quantité, bien unie et bien préparée, les objets qui entrent par les sens et se gravent dans ce cœur de l'âme y laissent des traces distinctes, d'une profondeur suffisante et qui se conservent longtemps ; et on a alors l'avantagede ne pas confondre les signes et les sensations....Mais ceux chez qui la cire est trop molle apprennent facilement, et oublient de même ; c'est le contraire pour ceux chez qui elle est trop dure....parce que il n'y a pas de profondeur ; ni dans ceux qui l'ont trop molle, parce que les traces en se confondant deviennent bientôt obscures. »